

Maurice Blanchot

## Le nom de Berlin

traduit par  
Hélène Jelen et Jean-Luc Nancy

Ce texte de Maurice Blanchot parut en traduction italienne dans « II Menabo », n° 1, Turin, 1964. Cette version fut à son tour traduite en anglais dans « Semiotexte », vol. IV, n° 2, New York, 1982, « The German Issue ». Lorsque Peter Gente demanda à Maurice Blanchot, pour Merve Verlag, l'autorisation de publier l'original français, celui-ci ne put être retrouvé.

Ce destin singulier, pour un texte consacré, sous le nom de Berlin, à la division et à l'absence de rapport « à l'intérieur d'un même langage » et d'une « même culture », nous a suggéré la tentative de reconstituer un texte français à partir des versions étrangères, en essayant de jouer l'intervalle entre « faire du Blanchot » et faire un autre texte. Maurice Blanchot a bien voulu accepter cette proposition et signer ce texte, (comme) son texte. Ce fut, selon ses termes, « une manière de travail en commun partagée selon l'indécision des pertes qui n'appartiennent à personne ».

Les romans de Uwe Johnson auxquels le texte fait allusion sont *La Frontière* et très vraisemblablement (bien que Maurice Blanchot ne soit plus absolument certain du second titre), *Le troisième livre sur Achim*.

H.J. et J.-L. N.  
Berlin-Strasbourg  
janvier-février 1983

Pour tous, Berlin est le problème de la division. D'un certain point de vue, c'est un problème strictement politique, pour lequel, nous ne devons pas l'oublier, il existe des solutions strictement politiques. D'un autre point de vue, c'est un problème social et économique (et donc politique, mais dans un sens plus large) : dans Berlin, deux systèmes, deux structures socio-économiques sont confrontés l'un à l'autre. D'un autre point de vue, c'est un problème métaphysique : Berlin n'est pas seulement Berlin, mais aussi le symbole de la division du monde et plus encore : un « point universel », le lieu où la réflexion sur l'unité simultanément nécessaire et impossible s'accomplit en chacun de ceux qui y résident, et qui, y résidant, font non seulement l'expérience d'un lieu d'habitation mais aussi celle de l'absence de lieu d'habitation. Ce n'est pas tout. Berlin n'est pas un symbole mais une ville réelle où se jouent des drames humains que d'autres grandes villes ne connaissent pas : la division, ici, a nom déchirure. Ce n'est pas tout. Berlin pose en termes inhabituels le problème de l'opposition de deux cultures à l'intérieur d'un même contexte culturel, de deux langages sans aucun rapport à l'intérieur d'un même langage, et remet ainsi en question la sécurité intellectuelle et la possibilité de communication qu'on s'imagine accordées à des hommes vivant ensemble du fait

qu'ils partagent la même langue et le même passé historique. Ce n'est pas tout.

Traiter ou interroger le problème de Berlin comme problème de la division ne peut pas consister dans l'énumération aussi complète que possible des diverses formes sous lesquelles il nous est donné de le saisir. En tant que problème de la division, nous devons dire que Berlin est un problème indivisible. A tel point que lorsque nous isolons provisoirement — ne serait-ce que pour la clarté de l'exposition — telle ou telle donnée particulière de la situation « Berlin », nous courons le risque de fausser non seulement la question dans son ensemble mais aussi cette donnée particulière qu'il n'est pourtant pas possible de saisir sans la considérer pour elle-même.

Le problème de la division — de la fracture — tel que le pose Berlin non seulement aux Berlinoises ni même aux seuls Allemands, mais, je crois, à tout être pensant — et de manière impérieuse, je veux dire douloureuse — est un problème que nous ne pouvons pas formuler de manière adéquate dans sa réalité *complète* si nous ne décidons pas de la formuler *fragmentairement* (ce qui ne signifie pas pour autant de manière partielle). Autrement dit, chaque fois qu'il nous arrive d'être confrontés à un problème de cette nature (après tout, il y en a d'autres) nous devons nous souvenir qu'en parler de manière juste veut dire en parler de façon à laisser parler aussi la brèche profonde qu'il y a dans nos mots et dans notre pensée, de façon par conséquent à laisser parler l'impossibilité où nous sommes de parler en des termes qui se voudraient définitifs. Cela signifie : 1) que l'omniscience, si elle était possible, ne serait d'aucune utilité dans ce cas : l'essence d'une telle situation échapperait même à un Dieu supposé tout savoir ; 2) qu'il n'est pas possible, en général, de dominer, de survoler ou d'embrasser dans un seul regard le problème de la division et que, dans ce cas comme dans d'autres, la vision panoramique n'est pas une vision juste ; 3) que le choix délibéré du fragment n'est pas le retrait sceptique, le renoncement par lassitude à une synthèse complète (il pourrait en être ainsi) mais une méthode de recherche patiente-impatiente, mobile-immobile, et l'affirmation — en outre — que le sens, l'intégralité du sens ne peut se trouver immédiatement en nous et dans ce que nous écrivons, mais qu'elle est encore à venir et qu'en interrogeant le sens, nous le prenons comme un pur devenir et un pur avenir d'interrogation ; 4) cela signifie, pour finir, qu'il faut se répéter. Toute parole en fragments, toute réflexion fragmentaire exigent une répétition et une variation infinies.

J'ajouterai deux observations (fragmentaires). L'abstraction politique insensée que représente Berlin a trouvé son expression la plus aiguë le jour où fut construit le mur, qui est pourtant quelque chose de dramatiquement concret. Jusqu'au 13 août 1961, l'absence d'un signe visible de séparation — bien qu'avant ce jour une série de contrôles réguliers et irréguliers aient déjà fait pressentir l'approche énigmatique d'une ligne de démarcation — donnait à la partition un caractère et une signification ambigus : qu'était-ce ? Une frontière ? Certainement : mais aussi quelque chose d'autre ; quelque chose de moins qu'une frontière, puisque des gens purent la passer en masse chaque jour en échappant aux contrôles ; mais aussi quelque chose de plus, car le fait de la franchir ne signifiait pas le passage d'un pays à un autre, d'une langue à une autre mais le passage à l'intérieur du même pays et de la même langue, de la « vérité » à l'« erreur », du « mal » au « bien », de la « vie » à la « mort » et impliquait d'être soumis, presque sans le savoir, à une métamorphose radicale (mais pour décider où se situaient proprement ce « bien » et

ce « mal » ainsi brutalement opposés, on ne pouvait se fonder sur autre chose que sur une réflexion partielle). La construction presque instantanée du mur substitua à l'ambiguïté encore indéfinie la violence de la séparation décidée. Hors de l'Allemagne, on se rendit compte d'une manière plus ou moins intense, plus ou moins superficielle, des changements dramatiques que cet événement annonçait, non seulement dans les rapports humains mais aussi dans les domaines économique et politique. Mais une chose, je crois, passa inaperçue (et peut-être même aux yeux de beaucoup d'Allemands) : le fait que la réalité de ce mur était destinée à précipiter dans l'*abstraction* l'unité d'une grande ville pleine de vie, une ville qui n'était pas et n'est pas, en réalité — c'est même en cela que consiste sa réalité profonde — ni une seule ville, ni deux villes, ni la capitale d'un pays, ni n'importe quelle ville importante, ni le centre, ni rien d'autre que ce centre absent. Ainsi le mur réussit à *concrétiser abstraitement* la division, à la rendre visible et tangible, et donc à nous contraindre à penser désormais Berlin, dans l'unité même de son nom, non plus sous le signe de l'unité perdue mais comme cette réalité sociologique constituée par deux villes absolument différentes\*. Le « scandale » et l'importance du mur, c'est qu'il soit lui-même, dans l'oppression concrète qu'il représente, essentiellement abstrait et qu'il rappelle ainsi ce que nous oublions continuellement : à savoir que l'abstraction n'est pas simplement une manière de penser inexacte ou une forme de langage manifestement appauvrie, mais que l'abstraction est notre monde, le monde où, jour après jour, nous vivons et pensons.

Nous disposons désormais d'une quantité considérable d'écrits sur la situation de Berlin. Je suis frappé de constater que parmi tous ces textes, ce sont deux romans qui offrent, du moins pour les non-Allemands, la meilleure approche de la situation, deux romans qui ne sont ni politiques, ni réalistes. Je n'en attribuerai pas le mérite au seul talent de Uwe Johnson mais à la vérité de la littérature. La difficulté même et pour mieux dire l'impossibilité pour l'auteur d'écrire de tels livres où la division est mise en jeu — et ainsi la nécessité pour lui de ressaisir cette *impossibilité* en l'écrivant et dans l'écriture, voilà ce qui accorde l'opération littéraire avec la singularité de « Berlin », justement par ce hiatus qu'elle a dû laisser ouvert avec une vigueur obscure et jamais relâchée, entre la réalité et la saisie littéraire de son sens. Le lecteur ou le critique impatient diraient peut-être que dans des œuvres de ce genre, le rapport au monde et à la responsabilité d'une décision politique à son égard reste lointain et indirect. Indirect, oui. Mais on doit précisément se demander si, pour accéder au « monde » par la parole et surtout par l'écriture, une voie indirecte ne serait pas la voie juste, et aussi la plus courte.

---

\* Le mur a prétendu substituer la vérité sociologique d'une situation, son état de fait, à la vérité plus profonde, qu'on pourrait dire — mais en simplifiant beaucoup — dialectique de cette situation.